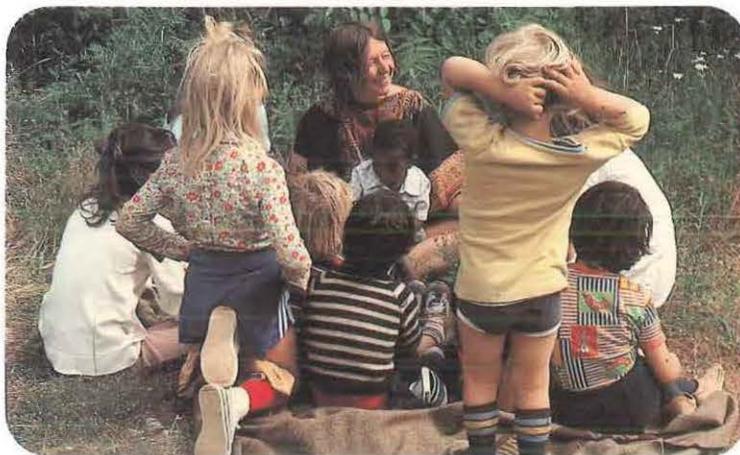


A Touët, petit village au bord du Var, dans les Alpes-Maritimes, vit

Dietlinde Dembinski, Potière

Dans un stage, Gisèle a rencontré Dietlinde, une potière, elle a aimé sa manière de travailler et de vivre et lui a proposé de passer une journée avec son groupe d'enfants. Nous sommes donc allés camper huit jours sur son terrain et c'est ainsi que l'on a connu Dietlinde.
Cécile et Sandrine



A l'école du Riou, nous n'avions pas de vaisselle. Quand nous sommes allés voir Dietlinde, elle nous a donné 20 kg de terre de Touët et nous avons fabriqué nos tasses, nos bols, nos assiettes...

La classe de Gisèle Devulder, école du Riou (La Gaude)



Dietlinde raconte :

J'ai vécu et travaillé pendant trente ans en ville et je suis allée à la montagne pour commencer une autre vie.

Se détacher, devenir indépendant des êtres ou des choses pour en arriver à créer sa vie d'après ses imaginations personnelles, c'est, je crois, le problème principal. Dans la ville je vivais par rapport aux circonstances extérieures : je faisais ce que parents, professeurs, patrons, mari attendaient de moi. C'est-à-dire que ma vie étaient dominée par les contraintes extérieures. Maintenant je vis comme j'ai envie de vivre, je fais mon travail comme j'aime le faire. J'ai une manière de vivre grâce à laquelle je me sens bien. C'est-à-dire que ma vie est déterminée par ce qui demande en moi à être exprimé.

Ne plus être interchangeable et remplaçable

J'ai essayé beaucoup de professions différentes mais chacune était plus ou moins spécialisée et n'avait que peu ou pas de contact avec d'autres domaines du travail et de la vie.

Ni mon existence, ni mes activités ne s'intégraient de manière essentielle au monde et aux hommes qui m'entouraient.



Je me sentais interchangeable et remplaçable.

Un jour, à Hambourg, je me suis mise à faire de la poterie. J'ai acheté de la terre, rendu visite à des potiers et travaillé chez eux. Toute la journée nous parlions de poterie, c'était très stimulant. Ce sont surtout les mots suivants qui me sont restés en mémoire :

«Chaque objet en poterie, réalisé manuellement, est l'expression personnelle d'un homme. Le caractère d'un homme se manifeste quand il travaille librement avec ses mains. Il fabrique un objet individuel, personne d'autre ne fait cet objet comme lui. On peut aussi comprendre, apprendre quelqu'un par sa manière de travailler.»

Ensuite j'ai lu *Le livre du potier* de Bernard Leach, et j'y ai trouvé quelques idées pour ma vie future :

«Les hommes perdent de plus en plus le contact avec les objets qu'ils utilisent quotidiennement.



Ils les regardent en tant qu'articles de consommation et ils ne savent plus comment ils sont fabriqués.

Le plus important pour moi c'est de faire entrer la beauté dans la vie, de vivre chaque moment à travers de beaux objets. La beauté comme une nécessité pour répondre aux besoins vitaux de l'homme.

C'est important que chaque potier (en fait, pour moi, chaque homme) trouve sa vérité personnelle, qu'il transmette ses expériences aux autres potiers (aux autres hommes). C'est ainsi, et ainsi seulement, que la valeur humaine d'un travail peut prendre naissance et ne plus se perdre.»

Alors j'ai commencé à chercher des matériaux pour faire de la poterie. Je revenais de chaque promenade avec des sacs pleins de terre, de sable. Un jour je ramassai une terre et j'y laissai toutes les souillures : petites pierres, feuilles, branches. Avec cette terre je formai un bol. Je le mis à cuire et grâce à toutes ces impuretés l'aspect de la surface de ce bol simple devenait intéressant et beau. Plus tard je l'émaillai avec un mélange de sable et de plomb. Ce bol était rustique et honnête. On voyait de quoi il était fait et comment il était fait. Il était beau.



Cette expérience m'a montré que je devais continuer à travailler de cette manière. Maintenant je devais trouver un accord entre mes conceptions de vie, mes désirs, mes imaginations et les conditions matérielles de ma vie.

Je savais que je voulais faire de la poterie, mais pas comme les autres potiers, en achetant les matériaux et en fabriquant des séries, non, je voulais ramasser et préparer la terre moi-même, réaliser moi-même les émaux. Je voulais ramasser des matériaux bruts et faire des essais. Je voulais travailler dans le sens du *Livre du Potier* de Bernard Leach. Je n'avais pas encore d'idée précise pour imaginer un style de poterie. Je voulais apprendre à tourner, mais je n'ai jamais essayé à Hambourg. Après ça je voulais être installée de façon que les gens puissent venir faire de la poterie chez moi, peut-être organiser des stages pendant les vacances, laisser vivre quelquefois quelqu'un chez nous, quelqu'un qui aurait voulu se reposer du dépressement de la ville. C'était à peu près le mode de vie que j'imaginais.

Un nouveau mode de vie

Un jour — en octobre 1974 — j'ai quitté Hambourg pour emménager dans une ruine du sud de la France.

Les premiers six mois j'ai vécu dans des conditions très dures : sans électricité, sans chauffage ; et en hiver il faisait parfois moins 15° c. L'expérience stimulait toutes mes forces et je devais m'adapter à toutes les circonstances. Ma vie s'ordonnait naturellement en fonction du climat. Je découvrais qu'on pouvait concevoir ainsi tout un mode de vie.

Un an passa et je commençai mon apprentissage de la poterie.

Déjà pendant tout l'été j'avais regardé tout ce qui pouvait être utile pour faire de la poterie. J'avais différentes sortes de terre sous la main, je les touchais, je les sentais, je jouais avec. J'avais mouillé la terre, et essayé de former quelque chose avec.

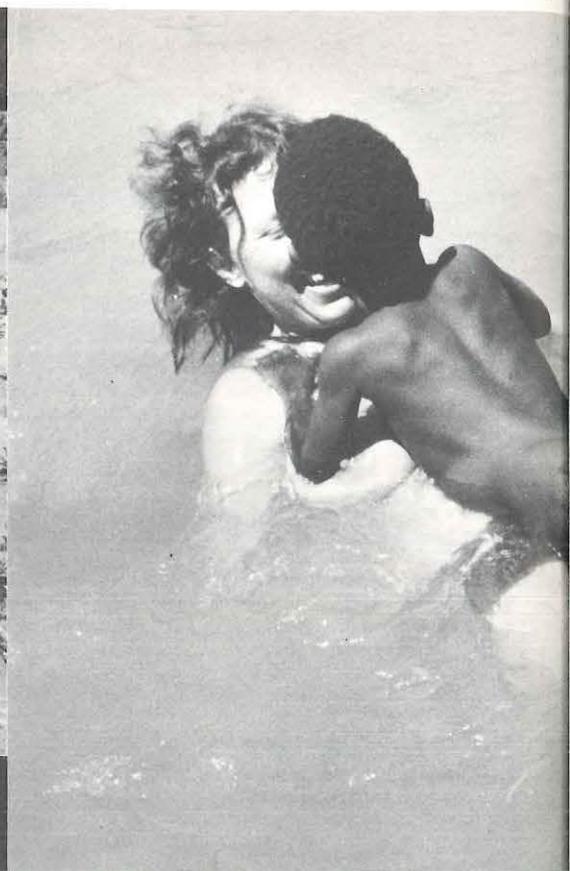


Je me disais qu'un apprentissage traditionnel ne me servirait à rien. On me programmerait d'une certaine manière. Je m'imaginai que cette programmation pourrait m'empêcher plus tard de trouver des méthodes de travail, un style à moi.

Je refusai aussi toute forme d'aliénation, jusqu'à celle qui aurait consisté à vendre mes créations dans des magasins, des boutiques, des galeries, des centres commerciaux. Je voulais avoir un contact direct avec mes clients.

Alors, je me suis décidée à apprendre à tourner par moi-même. Ce n'était pas facile parce que jamais auparavant je n'avais réellement appris quelque chose par moi-même. Avant il y avait toujours quelqu'un pour me donner des directives. Mais cette fois-là j'étais toute seule sur mon tour, j'avais quelques livres à côté de moi et ma terre d'argile. Le tournage était plus difficile que je ne pensais, mais c'était un événement essentiel. Je travaillais avec plusieurs sortes de terre, et chaque terre avait ses caractéristiques : l'une glissait dans la main, l'autre était si sableuse qu'elle rendait mes doigts rapeux, ou elle était si dure que j'avais besoin de toute ma force musculaire pour réussir. Le tour — il avait eu au début un moteur — marchait au pied. Comme ça je le trouvais mieux relié à mon corps. J'arrivais à tourner avec un meilleur accord entre les mouvements de mon corps et la force que je devais déployer.

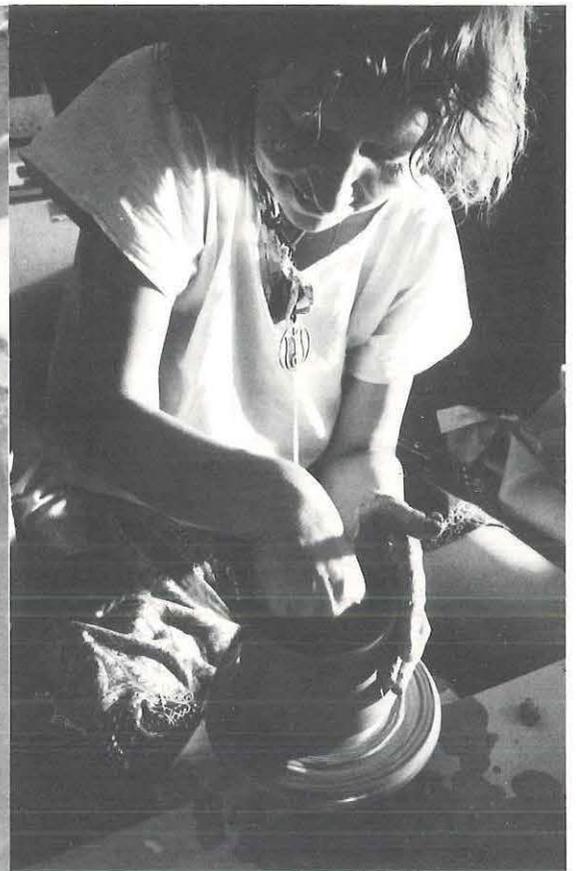
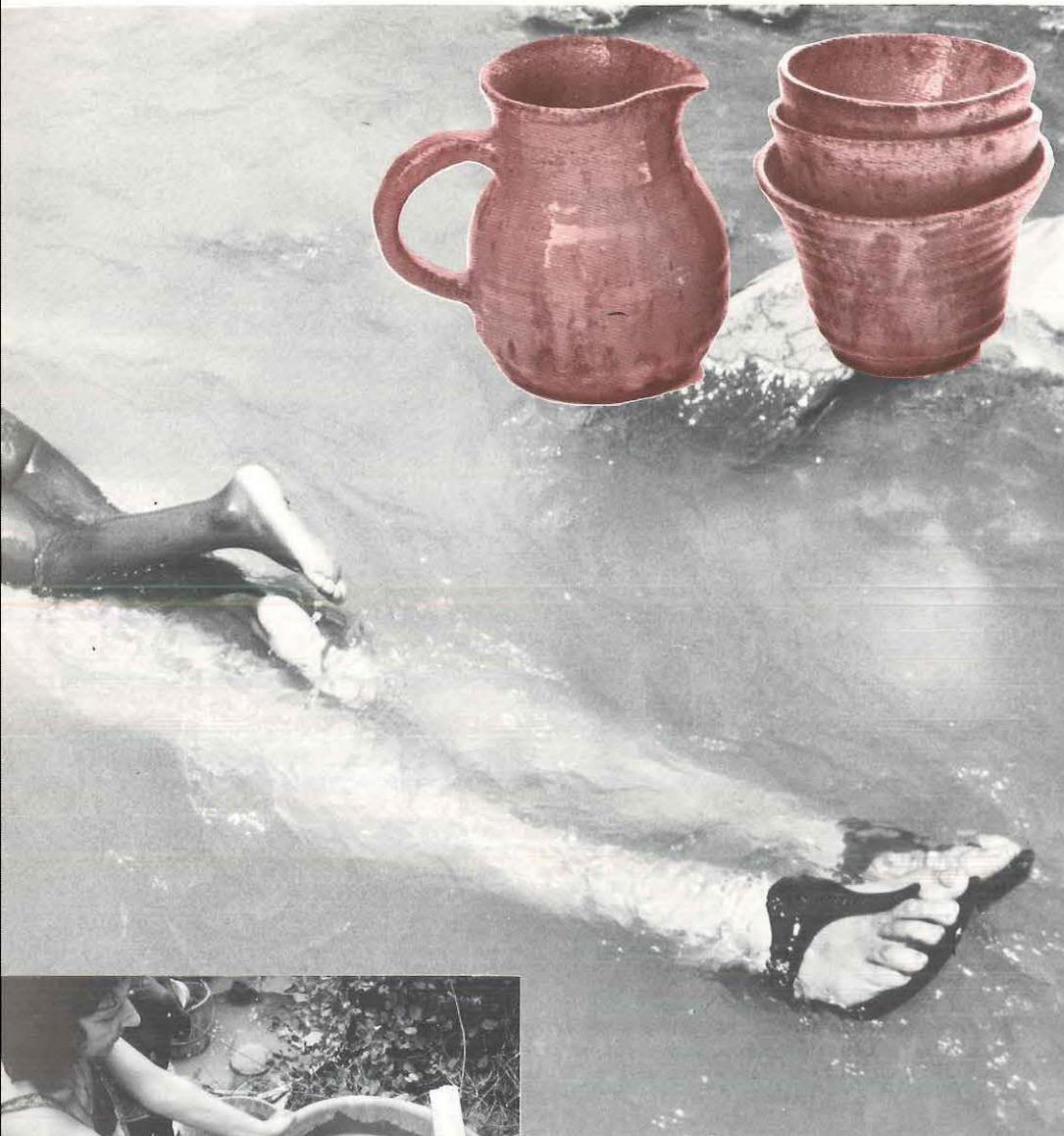
Je travaillai spontanément, prenant une sorte de terre ou une autre qui se trouvait mélangée



avec de la vase et j'essayai de tourner quelque chose. Tout était un jeu, hors de tout système. De toutes façons, je ne savais pas par où commencer. Je jetais ma boule de terre au centre du disque le mieux possible, et je mettais le tour en route avec mes pieds. Avec mes deux mains je poussais la terre vers le centre. Je sentais la force centrifuge, la terre faisait ce qu'elle voulait avec moi. Mes mains, puis mes bras, ensuite tout mon corps entraient en mouvement. Je me disais alors : « *Il faut que tu deviennes plus forte que cette force centrifuge. Parce que c'est toi qui dois maîtriser la terre, non elle te dompter.* » Je recommençais inlassablement, me concentrais, essayais de contrôler mes muscles, les mouvements de mes mains, de mes bras. Et je progressais.

Le tournage me procurait de plus en plus de plaisir : les pots devenaient chaque jour un peu plus ronds, un peu plus hauts, plus harmonieux. Je prenais la liberté de tout essayer, et c'est en expérimentant, par tâtonnement et par l'erreur, que je progressais.

Des matériaux, que je ramassais moi-même, je voulais faire une poterie fonctionnelle. Déjà, ramasser et préparer des terres différentes avec la vase du torrent me faisait grand plaisir.



bien on y voyait des petits cailloux, des cristaux brillants.

De nombreuses expériences

Je fis aussi des expériences avec d'autres matériaux, surtout avec la vase de ma rivière. Séchée, cette vase forme de minces couches et se change en poussière quand on l'écrase entre les doigts. Je me demandais quelle était sa nature : argile ou sable ? D'où venait-elle ? Pourquoi était-elle moulue si fine ? Pourquoi se déposait-elle seulement en certains endroits ? Humide elle était plastique : je pensais donc à l'argile et donnais forme à un vase, qui se cassa en séchant. Finalement c'était un sable moulu, très finement. Lors de la cuisson il ternissait l'émail quand il était mis en trop grande quantité.

Les émaux m'ont posé beaucoup de problèmes. Déjà quand je marchais dans la montagne, j'avais observé les concrétions naturelles qui se déposaient sur la pierre. Ces concrétions de la pierre ont été extraites de son environnement, et c'est pour cela qu'elles font partie d'une unité naturelle. Je voulais que l'émail sur ma poterie ait avec elle la même unité, organique, pour être nés tous deux du même environnement. Calcaire, cendre de bois, vase du fleuve et terres argileuses, j'avais ramassé tout cela et c'est avec ça que je faisais mes essais. Je dus me rendre compte que c'était rarement compatible. Beaucoup d'essais ne donnaient aucun résultat. Mais je continuais de me dire : si je prends la terre d'ici et que je prends aussi au même endroit les matériaux qui vont me

servir à émailler, je dois trouver une harmonie, obligatoirement. Si j'arrivais par ailleurs à réaliser de beaux objets qui soient aussi pratiques, j'atteindrais enfin le but de tous mes rêves, de tous mes espoirs. C'était difficile de trouver un émail. Pour un émail réussi je devais faire pas moins de quarante à cinquante essais, et pour chaque essai il fallait ramasser, préparer, sécher, peser, mélanger et faire cuire sur un échantillon de terre. Je notais tous mes essais sur un cahier et j'essayais de comprendre quelque chose aux réactions qui se produisaient pendant la cuisson. Je dus admettre qu'il y a des matériaux qu'on ne peut pas mélanger et j'avais souvent l'impression que je devrais travailler toute ma vie pour comprendre ces accords, ces actions réciproques.

J'apprenais beaucoup en faisant ces essais, mais j'apprenais aussi qu'il ne faut pas commencer trop de choses différentes en même temps. Sinon, on mélange tout, on perd le fil et on tourne à l'intérieur d'un cercle, sans savoir comment continuer. Petit à petit j'arrivai à trouver des bases solides. J'appris la manière de travailler avec ma terre, à faire des cuissons et à émailler. Il y avait toujours de mauvaises surprises mais dans l'ensemble je progressais.

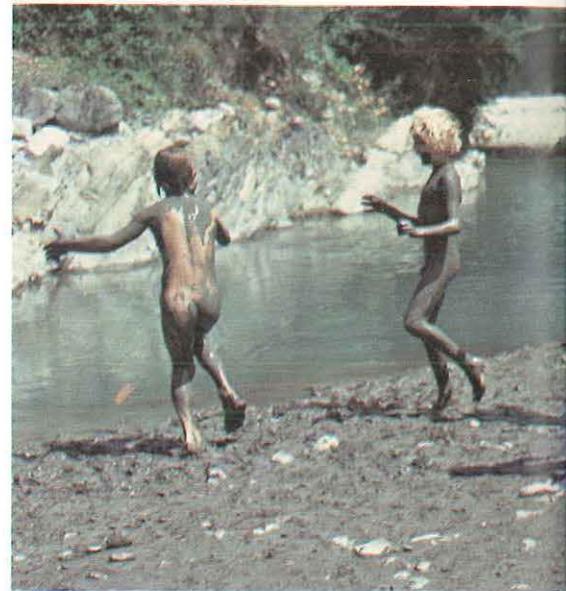
Devenir partie intégrante du monde...

La vie dans la libre nature me plaisait. Je commençais à ressentir mon corps différemment, je développais à son égard une autre conscience. Je regardais comme la Lune et le Soleil traversaient le ciel, comment la pluie tombait pendant des heures et des heures, quelquefois pendant des journées entières. Et après une pluie comme ça, le torrent devenait sauvage, débordait de tous les côtés avec des arbres arrachés, des roches qui tombaient de la montagne, et puis se remettait en ordre. Je me sentais devenir partie intégrante du monde. Toutes mes forces, toute ma joie de vivre, tout ce qui s'était accumulé dans mon corps, pouvait s'exprimer

En même temps j'apprenais quelque chose sur la nature, sur ses caractéristiques minéralogiques et géologiques. Avec ces terres argileuses je voulais faire des pots pratiques et en même temps je voulais que l'utilisateur ressente de la joie à les regarder, à les toucher, à les utiliser. Je me disais : chaque homme est différent, a ses goûts propres ; chaque main, qui tient une tasse, est différente. C'est pour ça qu'il faut fabriquer pour chaque homme sa tasse, une tasse qui soit bien dans sa main, qui contienne exactement la quantité de liquide qu'il aime boire. Il faut aussi que cette tasse soit belle, un régal pour les yeux.

J'ai compris que la perfection on la trouve seulement dans la nature, et que c'était en elle que je devais puiser les formes comme les matériaux, et que c'était en travaillant en harmonie avec elle que j'allais obligatoirement obtenir des résultats satisfaisants.

Je travaillais dans ce sens et petit à petit j'appris à tourner. Lorsque je fis ma première cuisson ce fut quelque chose de très excitant de voir ce qu'était devenue ma terre. Le résultat m'avait rendue heureuse. Ma terre est devenue rouge, rouge-orange, un rouge chaud, comme les tuiles des toits, et si l'on y regardait



J'aimais m'installer nue au banc de mon tour pour travailler. Je regardais mon corps, mes seins, mon ventre, mes cuisses. Je mettais la roue en route avec mes pieds, commençais de centrer la terre avec mes mains. Ensuite je mettais deux doigts dans la terre, faisais un trou, tirais la terre sur les côtés, puis vers le haut. A deux mains je donnais forme à mon pot et essayais de lui communiquer quelque chose de mon corps nu. J'avais l'impression que ça coulait de ma tête, ça traversait mon corps, mes bras, mes mains et entrait dans le pot. Mes sentiments, ma sexualité, mes vibrations, toute l'aura qui est autour de moi, tout devait entrer dans ma poterie. J'aime bien faire des pots avec un ventre, rond comme les fruits. Avec mes mains je retouche les formes.

Là où se rattachent au pot les anses, les becs, je travaille avec mes doigts les points de jonction, et ces points me font penser aux articulations de notre corps, là où s'attachent la jambe, le bras, les seins. La terre, le corps, si on les touche sont agréablement chauds. Je pense que mes pots, faits avec cette matière chaude, aiment bien que je les touche, que je les lisse, que je les caresse longuement. Je pense aussi aux mains qui vont les tenir plus tard, aux yeux qui vont les regarder plus tard, aux hommes qui vont les utiliser plus tard. Chaque pot, je le fais différent. Je le regarde devant moi sur le disque et j'essaie de trouver sa fonction propre, de lui donner sa

forme individuelle. Je crée des poêlons, des marmites dans lesquels on peut faire la cuisine, je tourne des pichets pour l'eau, le lait, le vin, le café, les tisanes ; des beurriers, des faisselles pour le fromage, des pots pour conserver fruits, légumes ou champignons ; pour garder la confiture, les olives, etc. Et ce sont toujours — pour chaque objet — ces attouchements avec le matériau, ce matériau qui a été ramassé et préparé par moi-même. La terre n'est pas toujours pareille. Si elle est très sableuse, j'aime faire de très gros pots, si elle est fine et plastique, j'en fais des objets plus petits, plus fragiles. Ainsi la terre avec ses attributs, mon esprit, mon corps avec les leurs, nous travaillons toujours de concert, dans la quête perpétuelle d'un accord, d'une harmonie. C'est très satisfaisant de travailler ainsi.

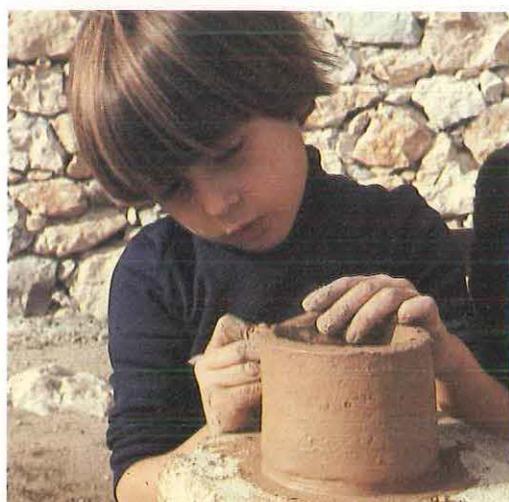
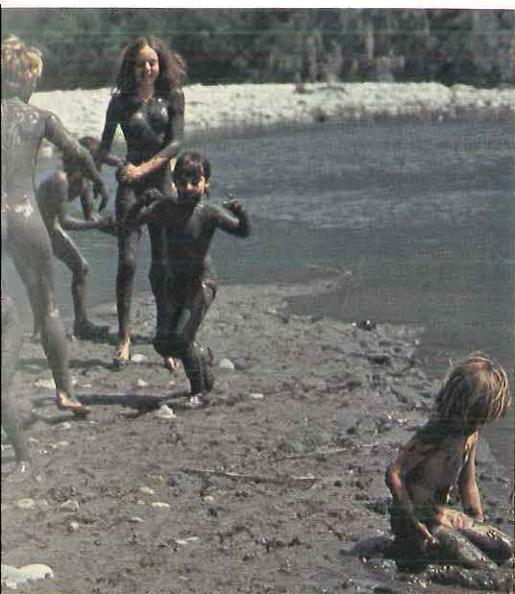
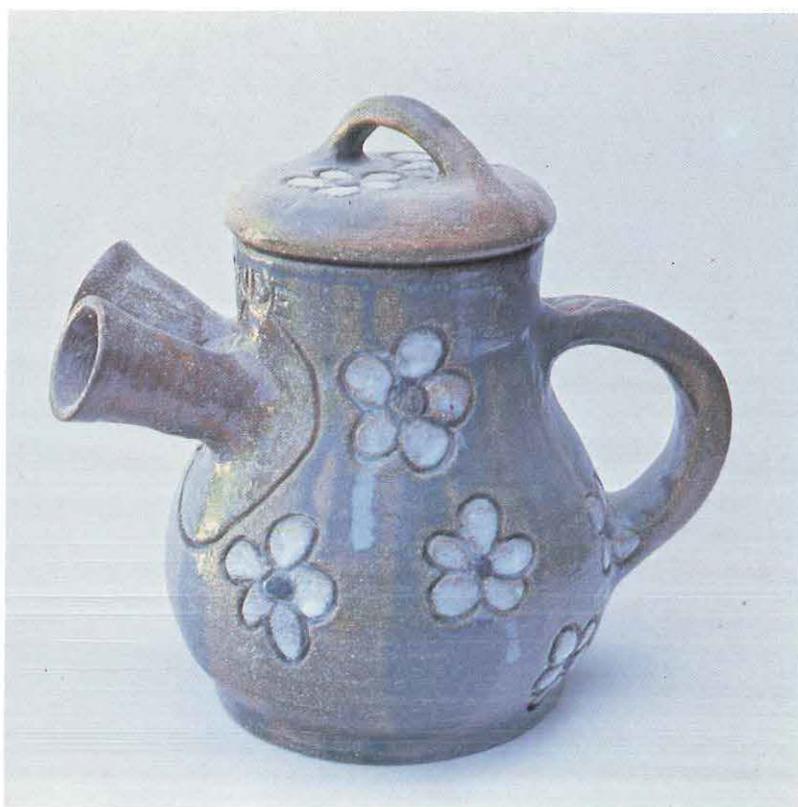
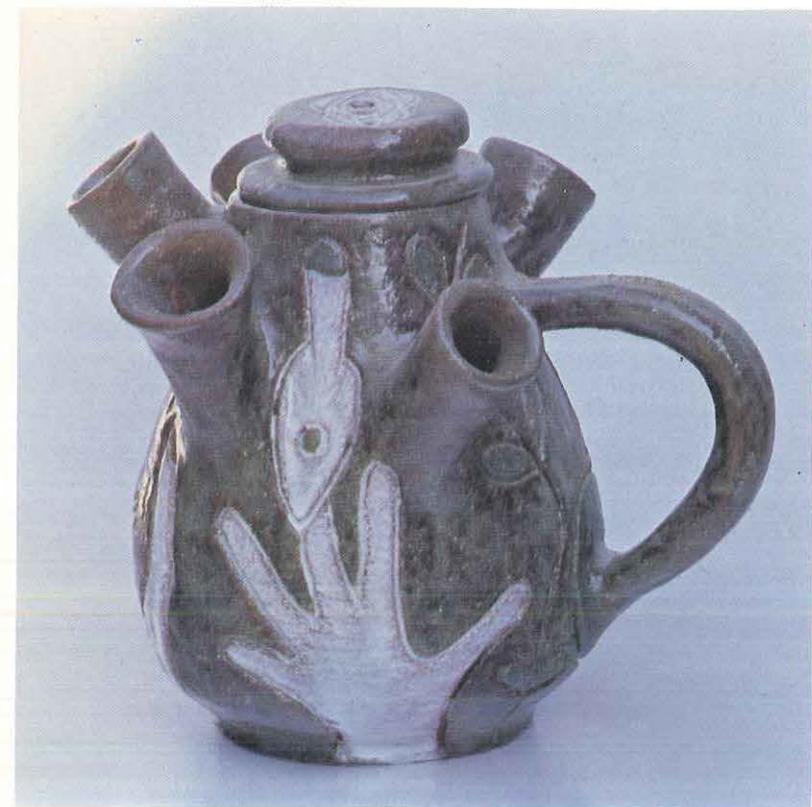
Le travail-plaisir

Et je commençai à vivre comme j'avais envie de vivre et surtout, je faisais — et je le fais toujours — de la poterie selon mes idées, avec ma manière de travailler. Parfois je discutais avec un potier qui travaillait en série avec des matériaux fournis par l'industrie, avec des impératifs de fabrication. Il me parlait, lui, de rentabilité, de rationalité, me conseillant de

faire des pots sans anses, pour qu'il en entre davantage dans le four. Ou de tourner les pieds des pots de façon que ça aille plus vite, que ce soit plus facile à émailler, etc. Mais par dessus tout il ne posait jamais la question : comment un pot peut-il devenir plus pratique, plus solide, plus beau. La beauté, la vraie beauté — pas le tape-à-l'œil des décorations — était purement accessoire.

Avec ces discussions je me suis rendu compte que je ne travaillais pas du tout comme les autres. La rationalité ne m'intéresse toujours pas. Ma méthode ne coûte pas cher, puisque je ramasse la plupart de mes matériaux, et le temps que j'y passe est sans importance. Je ressens ce travail en même temps comme un plaisir et comme un besoin de vie, vraiment. Le travail, qui est devenu un plaisir, satisfait mon désir de vivre.

Toutes ces expériences, ces réflexions m'ont montré le chemin, ce que j'avais à faire pour réaliser la plénitude de la vie. Il y a tellement à faire que parfois j'ai peur qu'une vie n'y suffise pas.



Mes poteries sont tournées, travaillées, séchées puis cuites à 1 020° C. Après émaillage, elles sont recuites à 1 020° C.

Composition de mes émaux :

Marron :

30-33 % terre rouge argileuse

30-33 % vase du Var

30-33 % borax calciné (acheté)

1-10 % oxyde de fer (acheté)

Vert :

20 % terre rouge argileuse

25 % vase du Var

25 % borax calciné (acheté)

30 % malachite souillée

Une nouvelle forme de communication

Quand j'ai commencé à exposer mes poteries, j'étais toujours surprise par la réaction des gens : ils les trouvaient belles, chaudes, agréables, semblables à des fruits. J'ai cherché à comprendre pourquoi ils les trouvaient si vivantes. Je me suis souvenue d'un passage du livre de Bernard Leach : «*Les minéraux moulus par des machines deviennent homogènes, anonymes ; par contre dans un minéral moulu à la main les particules ne sont jamais identiques (à cause des mouvements inégaux de la main).*» Ceci est valable aussi pour les matériaux naturels : chaque pierre, chaque grain de sable est différent. Cette variété dans le monde matériel correspond à la diversité des individualités humaines. Les formes modelées à partir de la nature et de mes besoins d'expression personnels ont un attrait qui leur est propre : chacun a envie de les toucher, ils provoquent des réactions humaines. Les gens aiment les palper, les caresser, chacun sent que cette poterie est tirée directement de la

montagne où je vis, que ses défauts sont la preuve d'un travail humain.

Pourquoi l'homme n'a-t-il pas su préserver son individualité — celle qu'on retrouve dans chaque objet de nature — pourquoi se laisse-t-il tellement violenter ?

Une autre idée me tenait à cœur : que chacun puisse essayer de faire de la poterie chez moi.

Les gens qui viennent visiter mon atelier-exposition sont d'abord un peu surpris. Ils sont habitués à consommer, à acheter et ici je leur dis qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent eux-mêmes : les enfants leurs jouets, les adultes leur vaisselle, les vacanciers leurs souvenirs. Ici ils peuvent faire quelque chose ensemble, ils participent à une nouvelle forme de communication qui les réunit tous.

Chaque homme aime se voir comme un élément important du cercle de la vie. Chaque homme a des talents variés. Tout cela, il faut le mettre en accord avec son environnement naturel et les besoins et les possibilités de ses prochains.

Chaque spécialisation devient mécanique, morte. Plus rien n'y est vivant, créateur. C'est pourquoi nous devons nous prémunir contre tout

devenir unilatéral. C'est-à-dire qu'il faut inventer chaque jour nouveau. Tout ce que nous faisons, il faut y réfléchir de nouveau, discuter, s'ouvrir en permanence. C'est la seule possibilité que nous ayons de mettre à l'unisson nos besoins, nos conditions de vie, notre milieu naturel, tout ce qui fait notre vie, de leur trouver un équilibre réciproque. Chaque activité doit être mise en rapport avec le monde entier, le travail doit me servir moi et les autres. Il doit préserver une continuité de la vie, sans surcharger ou détruire notre environnement naturel. Il faut, au contraire, le recréer chaque jour. C'est le cycle même de la nature.

A travers cette vie totalement différente, j'ai appris à me comporter d'une façon différente envers les choses et j'ai appris à inventer. J'ai appris à résoudre mes problèmes sans, ou avec peu d'argent. Il y a des gens qui qualifient ce que je fais ici de fuite devant la réalité. Ils pensent que je me suis construit une petite île. Moi, je vois ça d'une façon différente : en ville, j'étais anonyme et impuissante. Je ne voyais pas la possibilité de dominer mes problèmes. Ici, je sens que j'ai une valeur, que je ne suis pas permutable, que je dois rester ici, vivre dans cette ruine, travailler la terre, apprendre mon artisanat, par amour pour moi, pour mon prochain, pour mon environnement, pour la vie. Je suis en train de me créer une place dans la société, sans pour cela devoir tromper ce qu'il y a d'humain en moi. **D.D.**